

LE ZUTÉCROTTÉ	9
LE FAISKEUJVEU	19
LE TÉLÉVORE	29
LE BIZMÉMÉPÉPÉ	37
LOGRASSEUR	45
LE RANGETOU	57
LE BOUFFAUTO	63
L'ABILLEMOI	71
LE VOLTITOU	77
LE BRÛLPEUR	85
LE CROKRÈVES	93
LE MANGEBRUIT	101
LE FILMOIDAIZEURO	111

Déjà parus dans la collection
En queue-de-poisson :

Ogrus
Histoires à digérer
de Grégoire Kocjan
illustré par Pauline Comis

Le Génie de l'aubergine
et autres contes loufoques
de Pierre Cormon
illustré par Claire Gourdin

Les Mémoires de Satan
Nouveaux contes loufoques
de Pierre Cormon
illustré par Claire Gourdin

Neandertal
et des poussières
de Yann Fastier
illustré par Morvandiau

Départs d'enfants
de Nicolas Gerrier
illustré par Fougougou

Dans l'oreille du géant
de Roland Nadaus
illustré par Clotilde Perrin

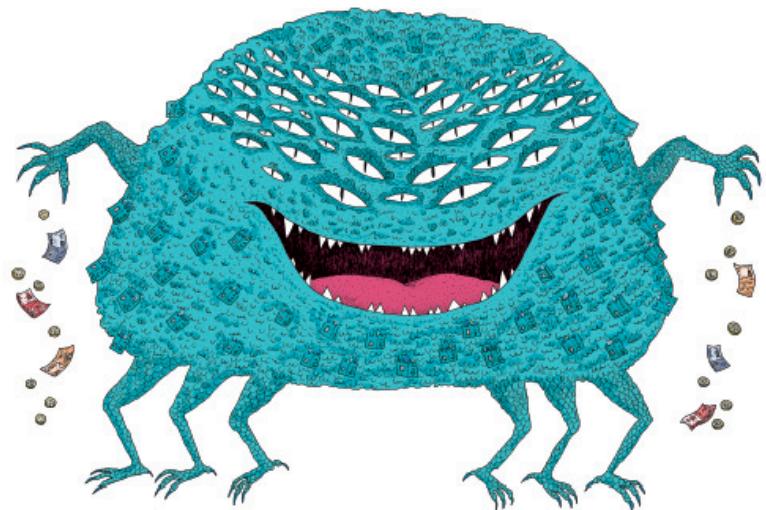
Les Moutons écossais
ne cassent pas des briques
de Philippe Fournier & Owen Dowling
illustré par Tatjana Mai-Wyss

Les celtes ne mettent
pas de chaussettes
le dimanche
de Philippe Fournier
& Sébastien Heurtel
illustré par Nicolas Duffaut

Le ZUTÉCROTTÉ

ET AUTRES MONSTRES DES CITÉS HACHÉLAIMES

LE
ZUTÉCROTTÉ
ET AUTRES MONSTRES
DES CITÉS HACHÉLAIMES



L'Atelier du Poisson Soluble
35, boulevard Carnot
43000 Le Puy-en-Velay
www.poissons soluble.com

Impression-reliure :
Beta (Barcelone) – imprimerie verte certifiée
ISBN : 978-2-913741-63-8

Dépôt légal première édition : mai 2008
Seconde édition
Achevé d'imprimé en mars 2011

Philippe Barbeau
Illustré par Émilie Harel



LE ZUTÉCROTTÉ

Il était une fois une cité hachélaime où les parents ne supportaient pas les gros mots des enfants.

Quand des enfants en prononçaient, comme ça peut arriver n'importe où dans le monde, les adultes hurlaient :

– Attention ! Si tu dis encore des gros mots, le Zutécrotte va te manger !

Et les enfants se taisaient. Ils croyaient que le Zutécrotte existait et le craignaient. Les parents jubilaient. Ils pensaient que le Zutécrotte était un monstre qu'ils avaient inventé pour être tranquilles. Les parents sont ainsi, ils aiment avoir la paix.

En réalité, le Zutécrotte existait. Il habitait même au milieu de la cité, dans une immense tour avec, en haut, une fenêtre toujours ouverte et, en bas, une porte fermée depuis dix, cent, mille ans peut-être. Car le Zutécrotte ne sortait jamais, même pour se nourrir.

En effet, il ne se nourrissait pas d'enfants comme prétendaient les parents mais de gros

mots doux, tendres et délicieux. Seuls les gros mots d'enfant sont ainsi. Dans la cité, tous l'ignoraient, même le Zutécrotte.

Le monstre ne sortait jamais parce que la nourriture venait à lui. Quand un enfant disait un gros mot, comme ça peut arriver n'importe où dans le monde, le gros mot lui sortait de la bouche, s'envolait, virevoltait, batifolait de-ci de-là et, avec un peu de chance, il entrait par la fenêtre de la tour où le Zutécrotte l'attrapait et le mangeait.

Les choses durèrent ainsi pendant dix, cent, mille ans peut-être... jusqu'au jour où les parents se fâchèrent davantage après leurs enfants qui ne prononcèrent pratiquement plus de gros mots.

Plus aucune nourriture ne passait la fenêtre de la tour et le Zutécrotte eut bientôt très faim.

Il ignorait si les supermarchés à gros mots existaient mais il décida de sortir et, pour la première fois depuis dix, cent, mille ans peut-être, il ouvrit la porte de sa tour.

Là, il arriva sur un parking où un homme réparait le moteur de sa voiture. Ça se passait mal. Le mécanicien amateur lâchait des gros mots de grande personne : des gras et lourds qui, à peine sortis de sa bouche, s'écrasaient par terre.

Le Zutécrotte reconnut ces gros mots – qu'ils soient doux, tendres et délicieux ou gras et lourds, les gros mots se reconnaissent – même s'ils ne ressemblaient pas à ceux dont il se nourrissait d'habitude. Il s'approcha d'un, mit son nez au-dessus et sentit une odeur abominable, pire que celle traînant au fond d'une poubelle !

« Bah ! pensa le Zutécrotte. Peut-être qu'il n'y a que l'odeur. »

Il se pinça donc le nez et prit le gros mot. Le machin lui dégoulinait entre les griffes, pire que de la bave de sorcière où baigneraient des yeux de crapaud.

« Bah ! pensa le Zutécrotte. Peut-être qu'il n'y a que l'aspect. »

Alors il ferma les yeux et enfila le gros mot dans sa bouche. Infecte ! Il le recracha aussitôt et appela l'homme :

– Hé !

L'autre sortit la tête de sous le capot. Il le vit – le Zutécrotte était sept fois plus haut que le plafond, difficile de ne pas le voir – et lui demanda :

– Qui es-tu, toi ?

– Moi ? le Zutécrotte.

– Le Zutécrotte ?

– Oui ! Le Zutécrotte. Peux-tu me dire des gros mots doux, tendres et délicieux ? J'ai faim !

Mais l'autre menaçait ses enfants depuis si longtemps avec le Zutécrotte qu'il eut peur, se précipita chez lui, s'enferma et hurla derrière la porte :

– Ne me mange pas ! Je ne dirai plus jamais de gros mots...

Exactement le contraire de ce que voulait le Zutécrotte. Alors celui-ci repartit. Il marcha, marcha, marcha et arriva à côté d'une maison. Par la fenêtre ouverte s'échappaient des éclats de voix et des gros mots gras et lourds. Un homme et une femme se disputaient.

« Chouette ! pensa le Zutécrotte. Des spécialistes ! Ils vont certainement s'envoyer des gros

mots doux, tendres et délicieux à la figure. Je vais attendre. »

Il s'assit et laissa filer le temps. Il était patient, ça tombait bien, parce que plus les gros mots arrivaient, plus ils étaient gras, plus ils étaient lourds. Finalement, il perdit patience et appela les deux autres :

– Hé !

L'homme et la femme se retournèrent. Ils le virèrent et lui demandèrent :

– Qui es-tu, toi ?

– Moi ? Le Zutécrotte !

– Le Zutécrotte ?

– Ben oui, le Zutécrotte. Pouvez-vous me dire des gros mots doux, tendres et délicieux ? J'ai très faim !

Seulement, l'homme et la femme menaçaient leurs enfants depuis si longtemps avec le Zutécrotte qu'ils eurent peur, se précipitèrent dans une autre pièce, s'enfermèrent et hurlèrent derrière la porte :

– Ne nous mange pas ! On ne dira plus jamais de gros mots...

« Ah ! Ce n'est pas mon jour », pensa le Zutécrotte.

Et il repartit. Il marcha, marcha, marcha et arriva au coin d'une rue. Des gros



mots gras et lourds s'écrasaient encore par terre. Un policier se fâchait après un chien ayant renversé des poubelles dans la rue. Cette fois, le Zutécrotte appela tout de suite :

– Hé !

Le policier se retourna. Il le vit et lui demanda :

– Qui es-tu, toi ?

– Moi ? Le Zutécrotte !

– Le Zutécrotte ?

– Oui, le Zutécrotte. Peux-tu me dire des gros mots doux, tendres et délicieux ? J'ai très, très faim !

Mais le policier menaçait ses enfants depuis si longtemps avec le Zutécrotte qu'il eut peur, se précipita dans la prison, s'y enferma et cria derrière les barreaux :

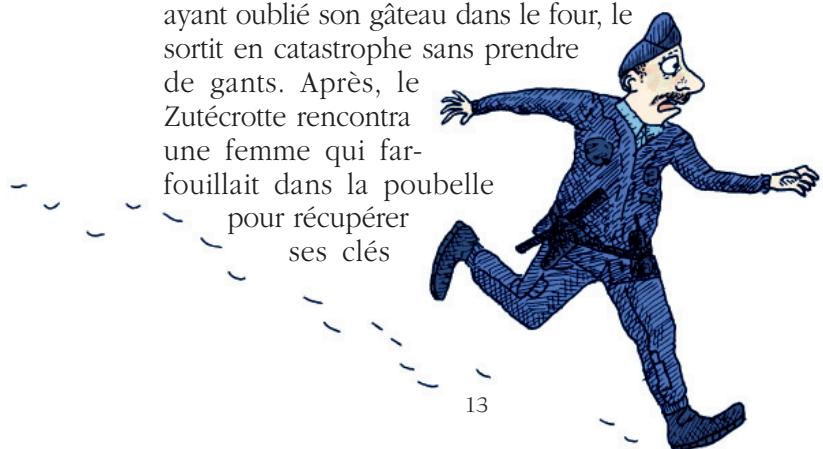
– Ne me mange pas ! Je ne dirai plus jamais de gros mots...

« Ah ! pensa le Zutécrotte. Ce n'est vraiment pas mon jour. »

Et il repartit. Il marcha, marcha, marcha.

Plus loin, il rencontra une femme qui venait de se donner un grand coup de marteau sur les doigts. Ensuite, il rencontra un homme qui, ayant oublié son gâteau dans le four, le sortit en catastrophe sans prendre de gants. Après, le Zutécrotte rencontra une femme qui farfouillait dans la poubelle

pour récupérer ses clés



tombées là par accident. Et puis, il rencontra un homme... qui venait de marcher sur une énorme crotte de chien. À chaque fois, les gens eurent peur, se précipitèrent chez eux, s'enfermèrent et promirent de ne plus jamais dire de gros mots.

Finalement, toutes les grandes personnes se barricadèrent chez elles, même celles qui n'avaient pas croisé le Zutécrotte. En avoir simplement entendu parler leur avait collé une terrible pétéche, une affreuse trouille, d'abominables chocottes.

Le Zutécrotte marcha, marcha, marcha encore et encore. Enfin, il arriva dans une cour d'école. Là, il vit un garçon tout seul. Peut-être était-ce le fils de la maîtresse. Peut-être était-ce les vacances. Ce garçon s'appelait Olivier.

Olivier se construisait une cabane au pied d'un arbre. Il était très occupé et ne remarqua pas le Zutécrotte. Il prit une branche par terre puis une ficelle dans sa poche – ce n'était pas facile. Il attacha la branche avec la ficelle, prit ensuite une deuxième branche, une deuxième ficelle et attacha la deuxième branche. Puis il saisit une troisième branche... Il voulut prendre une troisième ficelle, mais fit un faux mouvement, lâcha la branche... et dit un gros mot, comme ça peut arriver n'importe où dans le monde. C'était évidemment un gros mot doux, tendre et délicieux. Le gros mot s'envola, virevolta, batifola de-ci de-là. Le Zutécrotte l'attrapa et le mangea.

– Fantastique ! Tu m'en dis d'autres ?

Alors Olivier le vit et lui demanda :

– Qui es-tu, toi ?

– Moi ? Le Zutécrotte !

– Le Zutécrotte ?

– Oui, le Zutécrotte. Peux-tu me dire encore des gros mots doux, tendres et délicieux, comme celui que tu viens de prononcer ? J'ai très, très, très faim.

Seulement, les parents d'Olivier le menaçaient avec le Zutécrotte depuis si longtemps qu'il eut peur, si peur... qu'il ne pensa pas à se sauver. Il bredouilla :

– Tu vas me manger !

Le Zutécrotte s'exclama :

– Je ne mange pas d'enfants mais des gros mots doux, tendres et délicieux, comme celui que tu as prononcé tout à l'heure. Alors, tu m'en dis d'autres ?

Olivier était très intelligent. Il réfléchit très vite et pensa :

« Grand comme il est, si je me sauve, il me rattrapera tout de suite. Et puis, s'il mange les enfants qui disent des gros mots, j'en ai déjà dit un tout à l'heure. Si j'en prononce un deuxième, qu'est-ce que je risque ? Il ne me mangera pas deux fois. »

Alors Olivier souffla un gros mot, un tout petit, du bout des lèvres. Le gros mot s'envola, virevolta, batifola de-ci de-là. Le Zutécrotte l'attrapa et le mangea.

– Encore !

Olivier en dit un troisième, un quatrième, un dizième, un centième, un millième. C'était un spécialiste.

Le Zutécrotte les attrapa et les mangea. Il fit un vrai festin.

Finalement, il se retrouva avec un énorme ventre, se coucha et s'endormit...

Quand il se réveilla, tous les enfants de la cité se trouvaient autour de lui. Olivier ordonna :

– Zutécrotte, retourne chez toi !

– Pourquoi ?

– Les grandes personnes ont si peur de toi qu'elles n'osent plus sortir. Il faudrait qu'elles aillent travailler, se promener, faire les courses...

– Mais, si je retourne chez moi, je vais encore mourir de faim.

Les enfants annoncèrent alors tous en chœur :

– Non ! Parce que, maintenant, les

gros mots, on ne les dira plus à l'école, dans la rue ou à la maison, on les dira dans ta tour. Comme ça, en plus, ils ne se perdront pas.

Le Zutécrotte retourna donc chez lui.

Depuis, les parents de cette cité hachélaime ne prononcent presque plus de gros mots. Ils en disent juste un de temps en temps, comme ça peut arriver n'importe où dans le monde, mais il y a toujours un enfant à côté d'eux qui menace :

– Attention ! Si tu dis encore des gros mots, le Zutécrotte va te manger.

Et les parents se taisent.



LE FAISKEUJVEU

Il était une fois une cité hachélaime où vivait une fille prénommée Charlotte.

Charlotte était très gentille comme tous les garçons et toutes les filles.

Seulement, de temps en temps, c'était plus fort qu'elle, elle faisait des caprices.

Ce matin-là, elle alla voir sa mère et exigea :

– Je veux mettre ta robe à fleurs.

– Non ! dit sa mère.

Charlotte exigea trois fois. Sa mère refusa autant. Finalement, Charlotte trépigna, hurla, fit un caprice terrible. Et sa mère céda.

Charlotte enfila donc la robe à fleurs... beaucoup trop grande pour elle. Elle marcha, courut, s'empêtra et tomba. Elle se blessa mais elle était contente : sa mère avait cédé à son caprice.

Le midi, en sortant de table, Charlotte retourna la voir et exigea :



– Je veux mettre ton chapeau à plumes.

– Non ! dit sa mère.

Charlotte exigea trois fois. Sa mère refusa autant. Finalement, Charlotte trépigna, hurla, fit un caprice terrible. Et sa mère céda.

Alors Charlotte se coiffa du chapeau à plumes... beaucoup trop grand pour elle. Il lui tomba sur les yeux. Elle ne vit plus rien de l'après-midi. Elle marcha, courut, trébucha et se cogna. Elle se blessa mais elle était contente : sa mère avait cédé à son caprice.

Et le soir, au moment d'aller au lit, Charlotte alla encore la voir et exigea :

– Je veux dormir à ta place.

– Non ! dit sa mère.

Charlotte exigea trois fois. Sa mère refusa autant. Finalement, Charlotte trépigna, hurla, fit un caprice terrible, mais sa mère ne céda pas.

Alors Charlotte piqua une colère. Elle vociféra :

– Puisque c'est ça, mère, je ne me coucherai pas dans mon lit, j'irai dormir sur le canapé du salon et tu seras bien embêtée.

Sa mère la regarda avec un grand sourire et expliqua :

– Tu seras la plus embêtée de nous deux parce que le canapé du salon est bien moins confortable que ton lit et tu vas peiner à t'endormir.

Sa mère avait raison. Charlotte ne trouva le sommeil que vers trois heures du matin.

Elle venait juste de caresser son premier rêve du bout des cils quand, lentement, discrètement, secrètement la porte-fenêtre de la salle de séjour s'ouvrit et un monstre entra.

Il prit Charlotte et, sans la réveiller, il l'emmena chez lui, dans une cave toute noire pleine de toiles d'araignée et de rats.

Charlotte se réveilla en catastrophe. Elle hurla :

– Je veux rentrer chez moi !

– Non ! dit le monstre. Ici, on fait ce que je veux. Je suis le Faiskeujveu. Tu as les pieds ici. Quand je reviendrai, je veux qu'ils soient au même endroit.

Et il s'évapora comme un nuage d'étoiles violentes.

Charlotte pleura du fond du cœur. Elle ne faisait plus un caprice, mais avait un vrai chagrin. Et ce chagrin, comme tous ses semblables, même les plus gros, finit par s'éteindre. Juste comme Charlotte arrêtait de pleurer, elle entendit :

– Délivre-moi !

Elle aperçut une souris prisonnière d'un piège. Celle-ci était belle. Charlotte eut envie de la délivrer, mais elle pensa au Faiskeujveu et ne bougea pas les pieds.

– Délivre-moi !

Cette souris était vraiment belle. En plus, elle souriait. C'était la souris à sourire. Charlotte eut encore envie de la délivrer mais elle pensa encore au Faiskeujveu et ne bougea toujours pas les pieds.

– Délivre-moi !

Cette souris était vraiment superbe. Alors, Charlotte se précipita, ouvrit la porte de la cage, revint à toute vitesse et, juste comme elle posait les pieds au bon endroit, le Faiskeujveu arriva :

– Hou ! Tu es forte, toi ! Puisque tu es si forte, va caresser le chant d'oiseau.

Charlotte se retrouva au pied d'un arbre où quantité d'oiseaux chantaient, gazouillaient, cuicuitaient. Elle leur cria :

– Hé ! Les oiseaux ! Laissez-moi caresser votre chant.

Mais les oiseaux continuèrent à chanter, gazouiller, cuicuiter sans s'occuper d'elle.

Alors, Charlotte s'approcha d'un deuxième arbre où encore plus d'oiseaux chantaient, gazouillaient, cuicuitaient et elle leur cria :

– Hé ! Les oiseaux ! Laissez-moi caresser votre chant !

Mais les oiseaux continuèrent à chanter, gazouiller, cuicuiter et ne s'occupèrent pas davantage d'elle.

Alors, Charlotte s'approcha d'un troisième arbre où vraiment beaucoup plus d'oiseaux chantaient, gazouillaient, cuicuitaient. Elle s'apprêtait à crier quand, tout à coup... la souris à sourire grimpa le long de sa jambe droite.

Elle monta jusqu'à l'oreille droite de Charlotte, chanta d'une voix presque aussi fragile qu'un flocon de neige au soleil :

*Caresser le chant d'oiseau,
Qu'y a-t-il de plus beau ?
J'en ai rêvé tantôt,
Je le vivrai bientôt.*

La fillette répeta... et les notes du chant des oiseaux se transformèrent en gouttelettes d'argent qui descendirent, cascadèrent, planèrent. Elles se réunirent et formèrent un animal mille fois plus beau que le plus beau des chats : le chant d'oiseau.

Alors, Charlotte caressa le chant d'oiseau...



LE ZUTÉCROTTÉ

et juste en arrivant au bout de la queue, elle se retrouva dans la cave du Faiskeujveu.

— Hou ! Tu es très forte, toi. Puisque tu l'es tant, va croquer un rayon de soleil.

Charlotte se retrouva dehors. Elle aperçut un beau rayon et pensa :

« Peut-être que si j'ouvre la bouche et prends de l'élan, je l'aurai. »

Elle ouvrit donc la bouche, prit de

LE FAISKEUJVEU

l'élan... et courut. Seulement, quand elle s'arrêta, elle n'avait rien attrapé.

Alors elle remarqua un deuxième rayon plus beau que le premier, ouvrit encore plus la bouche, prit encore plus d'élan, courut... mais quand elle s'arrêta, elle n'avait rien attrapé.

Alors elle admira un troisième rayon, encore plus beau que les deux autres, ouvrit encore plus la bouche, prit encore plus d'élan et, comme elle allait courir... la souris à sourire monta le long de sa jambe droite jusqu'à son oreille droite. Elle chanta d'une voix



presque aussi fragile qu'un flocon de neige au soleil :

*Croquer un rayon de soleil,
Comment vivre un plaisir pareil ?
J'en perds parfois le sommeil
Mais je goûterai cette merveille.*

Charlotte répéta et les rayons de soleil se transformèrent en bonbons.

Elle en ramassa un, défit le papier doré qui l'enveloppait, le croqua et se retrouva dans la cave du Faiskeujveu.

– Hou ! Tu es très, très forte, toi. Puisque tu l'es tant, va te faire manger par l'ogre du Square Maudit.

Charlotte se retrouva dans le Square Maudit. Elle vit l'ogre. C'était une horreur. Il avait des grandes dents toutes noires, pointues. Du sang dégoulinait de chaque côté de sa bouche. En guise d'ongles, il avait des couteaux de boucher plus longs que la règle de la maîtresse !

– Approche que je te mange...

Seulement, Charlotte n'en avait pas envie. Elle attendit donc que la souris vienne l'aider, mais celle-ci ne montrant pas le bout de ses moustaches, elle lança :

– Non !

L'ogre du Square Maudit se transforma en statue de pierre. Seuls son doigt et ses lèvres bougeaient.

– Approche que je te mange !

« Pouh ! pensa Charlotte. Il est pénible ! »

Elle attendit encore que la souris vienne mais, celle-ci ne montrant toujours pas le bout de ses moustaches, elle cria :

– Non et non !

La statue de pierre se transforma en une vieille statue de plâtre, toute craquelée, toute fissurée.

– Approche que je te mange !

« Pouh ! pensa Charlotte. C'est une idée fixe. »

Elle attendit encore que la souris vienne mais, celle-ci ne montrant pas davantage le bout de ses moustaches, elle hurla :

– Non, non et non !

La statue de plâtre tomba en poussière. Charlotte se retrouva dans la cave du Faiskeujveu qui n'avait vraiment pas l'air en forme. Il souffla :

– Oh ! Tu es très, très, très forte, toi. Tu es... beaucoup trop forte pour moi !

Et il explosa en mille, dix mille, cent mille morceaux. Chacun devint une fleur. Charlotte ramassa les trois plus belles. Elle les serra très, très fort sur son cœur et rentra chez elle.

Là, elle passa par la chambre de sa mère et, sans la déranger, sans la réveiller, elle posa les fleurs sur sa table de nuit. Ensuite, Charlotte gagna sa chambre à elle, se coucha dans son lit à elle et dormit très, très, très bien !



LE TÉLÉVORE

Il était une fois une cité hachelaime où les parents regardaient tant la télé qu'ils ne se souvenaient même plus de leurs enfants.

C'était formidable !

Les enfants pouvaient faire toutes les bêtises qu'ils voulaient, personne ne leur disait jamais rien.

C'était vraiment formidable !

Quelquefois, ils jetaient des cailloux dans les vitres. Personne ne leur disait rien.

C'était absolument formidable !

D'autres fois, ils crevaient les pneus des voitures. Personne ne leur disait rien.



C'était extraordinairement formidable !

D'autres fois encore, quand ils avaient des mauvaises notes, ils prenaient leur cahier d'écolier, le déchiraient et le flanquaient à la poubelle. Personne ne leur disait rien.

C'était gigantesquement formidable !

Enfin, ce n'était peut-être pas si formidable que ça car, un jour, Marc éprouva une curieuse envie : il voulut que ses parents lui fassent à manger.

Il alla les voir devant la télé où ils étaient bien calés, les fesses sur le canapé, le dos dans les coussins et la tête dans les programmes.

– Papa, maman, je voudrais à manger.

– Ouh ! crièrent les parents avec un bel ensemble. On regarde l'émission *Kiveudaissou*. On a autre chose à faire.

Marc n'insista pas, sortit, frotta la montre magique que lui avait offerte sa grand-mère et l'enchanteur Téhèfun apparut.

– Que t'arrive-t-il ? demanda l'homme de magie à Marc.

– Mes parents regardent tant la télé qu'ils m'oublient. Je voudrais qu'ils me fassent à manger.

– Pas de problème.

L'enchanteur Téhèfun prit sa baguette magique presque aussi grande qu'une parabole de télé. Il visa un rat passant par là. L'animal grandit, grandit, grandit et se transforma en Télévore. L'enchanteur Téhèfun ordonna :

– Télévore, va manger la télé des parents de Marc.

Le Télévore obéit et se régala car celle-ci

était parfumée à la fraise – les télés sont parfumées, comme les yaourts.

Quand les parents n'eurent plus de télé, ils s'interrogèrent :

– N'avions-nous pas un fils, par hasard ?

– Il s'appelle Marc et veut qu'on lui fasse à manger.

Alors, pendant une semaine, ils lui firent à manger : des petits plats, des grands plats, des plats salés, des plats sucrés, tous les plats que Marc adorait.

Leur fils fut heureux une semaine durant.

Seulement, au soir du septième jour, les parents fouillèrent au fond de leur poche droite, sortirent la première moitié de leurs économies et se dirent :

– On pourrait peut-être s'acheter une télé avec ça.

Ils s'en offrirent une, l'installèrent, la branchèrent et l'allumèrent.

À cet instant, Marc éprouva une deuxième envie : il voulut que ses parents lui fassent des cadeaux.

Il retourna les voir devant la télé où ils étaient bien calés, les fesses sur le canapé, le dos dans les coussins et la tête dans les programmes.

– Papa, maman, je voudrais des cadeaux.

– Ouh ! hurlèrent les parents. On regarde l'émission *Jeussuizuneveudète*. On a autre chose à faire.

Marc comprit qu'il ne fallait pas insister. Il sortit, frotta sa montre magique et hop ! la fée Fransdeu apparut.

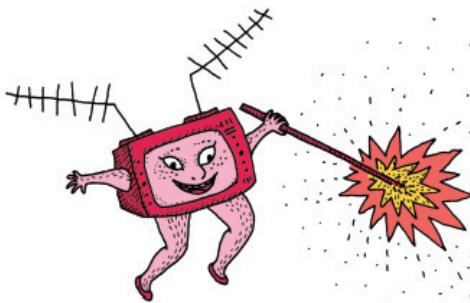
Marc lui expliqua son problème.

La femme de magie prit sa baguette aussi grande qu'une antenne de télé, visa un chat passant par là. Le chat grandit, grandit, grandit et se transforma en Télémère. La fée Fransdeu ordonna :

– Télémère, va manger la télé des parents de Marc.

Le Télémère obéit et se régala car celle-ci était parfumée au citron.

Quand les parents n'eurent plus de télé, ils s'interrogèrent :



- N'avions-nous pas un fils, par hasard ?
- Il s'appelle Marc et veut qu'on lui fasse des cadeaux.

Alors, pendant un mois, ils offrirent des cadeaux à leur fils : des petits, des gros, avec du beau papier, avec des belles ficelles. Et les paquets contenaient tout ce dont Marc avait toujours rêvé.

Leur fils fut heureux un mois durant.

Seulement, au soir du trentième jour, les parents fouillèrent au fond de leur poche gauche, sortirent la seconde moitié de leurs économies et se dirent :

- On pourrait peut-être s'acheter une télé avec ça.

Ils s'en payèrent donc une, l'installèrent, la branchèrent et l'allumèrent.

À cet instant, Marc éprouva une troisième envie : il voulut des bisous.

Il alla les voir devant la télé où ils étaient bien calés, les fesses sur le canapé, le dos dans les coussins et la tête dans les programmes.

- Papa, maman, je voudrais des bisous.
- Ouh ! vociférèrent les parents. On regarde l'émission *Mévoizinsonténairvant*. On a autre chose à faire.

Marc n'insista pas. Il sortit, frotta sa montre magique et hop ! la fée Franstroï apparut.

La femme de magie comprit tout de suite le problème de Marc, prit sa baguette plus grande qu'une antenne de télé. Elle visa un chien passant par là. Le chien grandit, grandit, grandit et se transforma en Télémère. La fée Franstroï ordonna :

- Télémère, va manger la télé des parents de Marc.

Le Télémère obéit et se régala car cette télé était parfumée à la vanille.

Quand les parents n'eurent plus de télé, ils s'interrogèrent :

- N'avions-nous pas un fils, par hasard ?
- Il s'appelle Marc et veut qu'on lui fasse des bisous.

Alors, ils lui donnèrent des bisous : des petits, des gros, des tout-doux, des dans-le-cou, des partout.

Depuis, Marc est heureux car, ses parents n'ayant plus d'économies, ils ne peuvent plus s'acheter de télé. Plus le temps passe, plus ils lui font à manger, plus ils lui offrent des cadeaux, plus ils lui donnent des bisous.

Et là, l'histoire devient vraiment extraordinaire car, plus le temps passe, plus ils aiment ça.